

PRINCE NICOLAS D. GHKA
17.

CINQ MOIS

AU

PAYS DES SOMALIS

SUIVI DE LA FAUNE SOMALIE ET D'UNE LISTE DES PLANTES DÉCRITES
PAR G. SCHWILINERH ET G. VOLKENS.

AVEC 1 CARTE ET 27 ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES
DE L'AUTEUR.



GENÈVE ET BALE
GEORG & Co, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1898

Sc

THE HOLLANDER



LE PREMIER RHINOCÉROS

dant la saison sèche. Ayant eu la chance d'y rencontrer des indigènes en route pour Berbera nous leur confions des lettres pour l'Europe.

Nos guides Bertiris congédiés rentrent à Jig-Jiga et sont remplacés par des Rër-Ali qui doivent nous conduire à Bourka, en un pays inhabité et giboyeux, compris entre le Somaliland proprement dit et la terre des Ennia-Galla.

Une masse d'indigènes grouille autour de la zériba. On me montre l'un d'entre eux, légèrement estropié et portant le bras droit en écharpe ; attaqué et renversé par une lionne à l'improviste, il a eu la force, la présence d'esprit de planter la sagaie, qu'il tenait de la main gauche, dans le cœur de la bête, tandis que les dents de la lionne lui déchiraient l'épaule et que ses griffes lui labouraient la poitrine. — Le fait s'est produit il y a trois jours.

Le 19 novembre, nous pénétrons dans la région des collines qui séparent la vallée du Jerer de celle du Faf ; nous passons au pied du Mont Sabatwein, où le célèbre chasseur Lord Delamere faillit trouver la mort. Il avait mortellement atteint, mais non tué sur le coup, un lion ; celui-ci s'élança sur lui, le terrassa, et tout était fini sans l'héroïsme du shikari qui saisit à pleines mains la crinière du fauve, et l'empêcha d'achever sa victime ; une seconde après, le lion expirait des suites de sa blessure, non sans avoir abîmé le courageux Somali qui, devenu à jamais invalide, vit maintenant à Berbera, de la pension que lui a fait servir le reconnaissant Lord Delamere.

L'après-midi est occupée par une longue marche à

nez un koudou de la grande espèce, et bredouille, découragé, réintègre enfin le camp où mon père vient d'arriver à l'instant. Tout en absorbant un pot de confiture et de l'eau fraîche, il me raconte tout rayonnant ses exploits.

Comme début, il a aperçu une douzaine de koudous ; parvenu tout près d'eux par de savantes manœuvres, il les reconnaît pour des femelles ne valant pas leur charge de poudre ; un oryx est de même poursuivi et abandonné par lui, faute de pouvoir l'avoir à portée ; enfin sur le point de retourner au camp, il découvre des traces toutes fraîches de rhinocéros, deux de ces animaux ont passé là, auxquels s'est bientôt joint un troisième. Après avoir escaladé trois rangées de collines et parcouru trois vallons en les suivant, il tombe dans une large vallée qui s'étend jusqu'au Faf. Géli aussitôt se met à courir en avant, deux rhinocéros filant devant lui. Mon père court vers eux, et tire sur l'un à son passage entre deux buissons ; la poursuite continue ; il y a du sang sur les buissons ; un des pachydermes s'arrête et attend traitreusement les chasseurs pour se jeter dessus ; une balle vient le châtier ; il disparaît dans les branches. A cet instant Géli crie à mon père : « Look ! » attention ! il se retourne et voit le second et le troisième rhinocéros, arrivant sur lui à fond de train ; l'un d'eux le charge, tête baissée, les cornes rasant le sol, et mugissant horriblement ; une balle appliquée en plein front le fait tomber à genoux, puis rouler sur le flanc, mort. Mon père et son shikari n'ont que le temps de se jeter dans les buissons pour éviter la charge des deux autres animaux, tous deux

desséché que nous longeons. Il serait insensé de descendre dans le ravin dont le fond est rempli de taillis impénétrables. — Je mets un point de mire blanc à ma carabine, fais taire mes gens, et attends l'apparition du lion qui, grognant de façon très menaçante, semble se rapprocher peu à peu. Il commence à faire nuit noire et mes shikaris me font respectueusement observer que la plaisanterie devient mauvaise. Je reste encore cinq minutes pour n'avoir pas l'air de leur céder, mais, reconnaissant qu'au fond ils n'ont pas tout à fait tort, je me remets à marcher vers le camp. Nous nous égarons à plusieurs reprises, mais le torrent desséché, où le lion nous accompagne toujours en grondant, nous fait retrouver le chemin. Il n'y a pas à dire, c'est avec satisfaction que j'aperçois les feux de la zériba ; mon père est déjà à l'affût avec ses shikaris et son âne ; moi, qui n'ai rien mangé depuis le matin, je me fais improviser un excellent dîner par Goureh, le cuisinier, qui reçoit mes sincères félicitations. En voici le menu qui prouve que nous ne mourons pas de faim en Afrique.

Potage Julienne

Vol-au-vent de Francolin

Pâté de dik-dik

Filet de géré nouk

Compote de fraises

Eau potable

En guise de musique de table, les chants des Somalis qui continuent à bambocher et à se gaver des restes des moutons de la veille.

Après dîner, je donne des médicaments aux ma-

fait feu au début. Je charge les shikaris de dépouiller les deux animaux tués, et de rechercher celui que j'ai blessé. Rentré au camp, j'y suis bientôt rejoint par mes hommes pliant sous les quartiers de chair et les dépouilles des trois zèbres : comme ce sont les premiers que je tue, ce résultat me fait bien plaisir, mais je ne tarderai pas à me dégouter de cette chasse, indigne d'un chasseur qui se respecte. J'ai tué depuis d'autres zèbres, non par plaisir, mais pour procurer de la viande fraîche à l'escorte, et chaque fois que j'ai tiré sur ces jolis animaux, inoffensifs et peu farouches, je me suis fait l'effet d'un boucher. Quittant ensuite la vallée du Douri, nous nous engageons dans un défilé et sommes le soir au pied du Mont Dabala, dans la vallée du Daghatto.

À l'aube, des éclaireurs remontent la rivière pour nous renseigner sur la présence de bandes d'éléphants qu'on dit s'y trouver. L'un de ces hommes revient au bout de dix minutes nous annoncer qu'un rhinocéros géant se promène tout près du camp ; comme mon père a déjà tué deux de ces animaux, c'est à mon tour de marcher ; le rhinocéros n'est naturellement plus à la place où il a été vu, mais sa trace est facile à suivre, dans les hautes herbes, sur les bords du Daghatto où il s'est baigné une douzaine de fois tout en continuant sa marche. Je pique, très malgré moi, une tête dans un fossé rempli d'eau ; la sensation est plutôt agréable, par la chaleur accablante qu'il fait. La poursuite devient plus difficile quand la trace s'engage sur les flancs rocaillieux du Mont Dabala ; nous la perdons un instant pour la retrouver à la descente. Déjà très fati-



MON QUATRIÈME RHINOCÉROS



gué, je suis avec peine mes shikaris, qui, inlassables, débrouillent sans difficulté les nombreux détours de la piste. Soudain à trente pas de moi au pied d'un arbre, le rhinocéros se dresse, reniflant très impoliment, suivant l'usage de sa race, — les cornes baissées, indiquant par là son intention de charger. Je tire et l'atteins au cou. Il se jette sur nous, mais en décrivant un demi-cercle afin de foncer à bon vent. Au moment où il me présente le flanc, je fais feu de mon canon gauche et par un coup maladroit, mais heureux, je lui brise la colonne vertébrale ; il tombe, paralysé. Une balle au cœur l'achève et je rentre au camp. Ce rhinocéros est le plus grand que nous ayons tué au cours de notre expédition ; c'est un vieux mâle ; il offre cette particularité d'avoir la seconde corne presque aussi longue que la première ; le fait est rare chez ses congénères somalis dont la seconde corne très courte est comme atrophiée.

Le soir, la bande de nos éclaireurs rentre, chantant à tue-tête, ils annoncent qu'ils ont vu une vingtaine d'éléphants, trois rhinocéros, de nombreux zèbres, beaucoup d'oryx.

Le 29 novembre, nous nous dirigeons vers l'endroit où ils prétendent avoir vu les éléphants en remontant le Daghatto ; nous marchons en tête de la caravane ; Douali et Géli aperçoivent un rhinocéros sur les flanes de la colline que nous longeons ; il disparaît dans un enfoncement de terrain, nous l'y suivons et le perdons de vue ; il nous tire d'embarras en montrant son énorme tête au sommet d'un coteau à une vingtaine de mètres au-dessus de nous et en reniflant bruyamment. Mon

père le vise et l'atteint juste entre le nez et la bouche. Exaspéré par cette blessure des plus douloureuses, il commence à piétiner, s'enveloppe d'un nuage de poussière et se précipite en droite ligne sur moi, faisant dégringoler après lui toute une avalanche de pierres. Je tire presque en même temps mes deux coups et les deux balles lui pénètrent dans la cervelle un peu au-dessus de la deuxième corne ; la seconde balle de mon père, partie simultanément, lui traverse le cœur ; la bête tombe si près de moi que je puis la toucher avec le canon de ma carabine sans quitter ma place. C'est une femelle de forte taille ; il est dommage qu'elle ait la première corne un peu usée. Les shikaris qui s'étaient cachés dans les buissons reviennent, en entonnant le chant de triomphe traditionnel. Là-dessus toute la caravane accourt et commence à dépecer le rhinocéros ; chemin faisant nous dissertons sur la meilleure manière de le tuer quand il attaque ; comme il rase le sol avec ses cornes, je crois, pour ma part, que la méthode la plus sûre est de viser le front ; si l'on manque cette cible relativement petite on a toujours la chance de lui casser l'échine. Au retour dans la vallée mon père abat son premier zèbre, un très beau mâle. J'aperçois très près de moi un zèbre femelle, accompagnée d'un délicieux petit poulain qui a l'air d'un joujou d'enfant ; quand je les ai bien vus gambader, je rejoins la caravane, sans plus m'occuper d'eux, au grand désespoir de mes shikaris qui auraient voulu transformer le petit zèbre en biftecks de première qualité.

Vers midi on plante nos tentes dans une grande prairie, non loin de la forêt où les éléphants sont signa-

lés. Nous remettons la chasse au lendemain, après avoir envoyé de nouveau nos éclaireurs à la découverte, et avoir reçu d'eux des réponses très satisfaisantes.

A l'aube, nous sommes dans la forêt ; les traces de pachydermes abondent, mais les plus fraîches sont de la veille. Nous marchons avec lenteur ; à chaque instant les shikaris montent sur les plus hauts acacias pour inspecter les environs : ils aperçoivent un grand rhinocéros mais déjà quatre de ces animaux chargent notre tableau et nous ne les poursuivons pas, par crainte de voir les détonations effrayer nos éléphants. Nous continuons à errer à l'aventure ; non loin de nous un rhinocéros femelle donne des leçons de saleté à son petit, elle lui enseigne entr'autres choses à piétiner de façon à soulever des nuages de poussière ; nous laissons en paix cette brave mère de famille et toute la journée se passe à la recherche des introuvables pachydermes ; nous allons ainsi bien loin, jusqu'au pied d'une montagne appelée Firk, où le Daghatto prend probablement sa source. A trois heures, nous donnons le signal du retour sans avoir vu de traces fraîches. A cinq heures, en revanche, très près du camp, nous trouvons la piste inattendue et récente de deux grands éléphants. Le fumier encore humide, de grandes branches arrachées d'où la sève coule, prouvent que les géants ont passé là quelques minutes à peine avant notre arrivée. Je marche en tête avec Douali ; car mon père a eu la bonté de m'abandonner la première chance qui se présenterait.

Soudain, Douali qui me précède me met, avec une

grimace expressive, la grosse carabine en main, m'empoigne par le bras, me fourre dans un épais taillis, tombe à genoux et dans cette position comme pétrifié, me montre de son bras tendu un éléphant, à vingt pas à peine de moi. Le colosse sent quelque chose d'insolite et regarde dans notre direction sans se rendre bien compte de ce qu'il a devant lui. Sa grande trompe pendante, se balance entre ses défenses comme un pendule. Il n'y a pas de temps à perdre ; je vise au bas du cou, et tire. Il se retourne lentement, me présente le flanc ; je lui loge une balle au défaut de l'épaule ; il tombe puis se relève ; je tire encore deux coups de feu, bientôt suivis de ceux de mon père. Il s'abat enfin de tout son poids, mort, écrasant plusieurs arbustes dans sa chute. — J'ai eu de la chance, car si ma première balle ne l'avait pas paralysé en éraflant une des vertèbres du cou, nous n'aurions jamais pu le mitrailler à notre aise, et Dieu sait si nous eussions pu échapper à la charge terrible d'un éléphant en fureur à travers ces impénétrables fourrés où la marche est presque impossible.

Cette chasse trop facile m'inspirant une très grande assurance en face de l'éléphant, devait me faire commettre, quinze jours plus tard, au pied du mont Kaldech, une imprudence qui faillit me coûter la vie.

Après avoir contemplé l'animal avec satisfaction nous rentrons au camp, abandonnant, à cause de l'obscurité, la poursuite de l'autre éléphant que les coups de fusil ont mis en fuite. Arrivés à notre zériba, les hommes nous racontent que, tandis que nous étions allés chercher bien loin les éléphants pour en trouver deux par pur hasard, une forte bande de ceux-ci avait séjourné

poudre une balle d'acier cerclée de plomb qui a une remarquable pénétration ; elle traverse son rhinocéros de part en part et s'arrête dans la peau du côté opposé à celui où elle est entrée.

Les indigènes tuent assez souvent les éléphants, soit en les criblant de flèches empoisonnées, soit en leur coupant d'un coup de sabre le tendon d'une jambe de derrière : inutile d'ajouter que ce genre de chasse entraîne à chaque instant des accidents mortels.

Nombre des éléphants tués par nous : 5.

LE RHINOCÉROS (*Rhinoceros bicornis*). Nom somali : OUIL.

Le rhinocéros est absent du Gouban et de l'Ogo. Il ne s'aventure que très rarement dans le Haud et cela seulement pendant la saison des pluies. Dans l'Ogaden et au delà du Wébi, il est très commun et les chasseurs ne sont pas parvenus à en diminuer sensiblement le nombre. La nature du terrain qu'il habite rend sa poursuite très difficile. Il passe la journée dans des buissons épineux si épais, qu'on l'entend marcher à trois mètres de soi, sans parvenir à l'apercevoir. Neuf fois sur dix on revient bredouille, la bête ayant éventé le chasseur avant que celui-ci ne l'ait vu. Dès que le rhinocéros a flairé le danger, il renifle bruyamment, baisse les cornes et se précipite dans la direction qui lui convient le mieux sans se préoccuper si le chasseur se trouve devant lui. Une fois blessé, il se jette sur celui-ci quand il arrive à le voir, ce qui n'arrive pas toujours à cause de ses mauvais yeux. Son odorat en revanche est extraordinaire. On peut échapper à la poursuite d'un de ces pachydermes en courant autour des buissons ; mais si

l'on se trouve pris entre deux murailles d'épines, il faut viser avec sang-froid la tête ou l'épaule, selon que l'animal arrive le cou levé ou la tête entre les jambes : si l'on manque, on peut dire son « confiteur. » Quand on le laisse tranquille, le rhinocéros est inoffensif. Herbivore, il se nourrit surtout de petits buissons aux feuilles molles et aromatiques qu'il arrache avec ses grosses lèvres préhensiles. Il ne s'éloigne jamais beaucoup de l'eau et chaque nuit descend dans les vallées pour boire et se baigner. Au lever du soleil, il remonte sur les plateaux, afin de faire sa sieste dans un taillis confortable. Il est rare qu'on en rencontre plus de trois ensemble. En marchant il laisse pendre sa tête, et ses cornes creusent un sillon sur le sol. La corne de derrière est plus courte que celle de devant. La peau de rhinocéros est très précieuse : on en fait mille beaux objets ; durcie et polie elle ressemble à l'écaille et l'on peut en faire des vases et des coupes.

LA GIRAFE (*Camelopardis Girafa*). Nom somali : GIRRI.

Elle ne se trouve que de l'autre côté du Wébi, et là même elle est très rare. La première qui ait été tuée dans tout le pays par un chasseur européen est tombée sous les balles du major Wood ; mon père et moi, avons abattu la seconde. On dit que c'est une espèce nouvelle. Telle est entr'autres l'opinion du savant naturaliste de Londres, M. Rowland Ward.

La girafe ne tardera pas à disparaître. Ce ne sont pas, comme on l'a vu, les Européens qui en sont fautifs, mais les Aulihans chassent avec acharnement ce gibier

déjà très rare, pour sa peau précieuse et sa viande exquise.

Avec l'autruche, la girafe est l'animal le plus difficile à approcher. La vue, l'ouïe, l'odorat sont également bien développés chez elle. Sa grande taille, son long cou lui permettent de voir de très loin le chasseur qui arrive à travers les buissons. Pour tirer la girafe une carabine express suffit amplement. Je crois qu'il vaut mieux ne pas se servir de balles explosives, la peau étant très épaisse.

Nombre des girafes tuées par nous : 1 (la seconde tuée au Somaliland par un Européen).

LA PANTHÈRE (Felis Pardus). Nom somali : CHEBEL.

La panthère se trouve partout au pays Somali aussi bien au sommet des montagnes que dans les vallées et autour des villages. Elle saute la nuit dans les zéribas pour y saisir des chèvres et des moutons. On cite plusieurs vieilles panthères qui se sont établies mangeuses d'hommes de profession : mais elles ne se livrent guère à ces exploits que la nuit. Bien moins dangereuse à chasser que le lion, les indigènes l'attendent souvent de pied ferme, une lance à la main. Une fois blessée, ou quand elle se voit toute retraite coupée, elle peut devenir terrible et la méfiance à son égard est de rigueur. Le meilleur moyen d'en tirer une est je crois d'attacher une chèvre en un endroit fréquenté par elle et de se mettre à l'affût au clair de lune. Il est rare de rencontrer des panthères durant le jour.

Nombre des panthères tuées par nous : 2.